





# *Happy Family*



Kathleen Collins

# Happy Family

*Traduit de l'américain par  
Marguerite Capelle et Hélène Cohen*

Les Éditions du  
PORTRAIT

---

Retrouvez l'ensemble des parutions des Éditions du Portrait sur :  
**leseditionsduportrait.fr**

Ouvrage publié sous la direction de Rachèle Bevilacqua

Édition originale

*Whatever Happened to Interracial Love ?*

pour les nouvelles suivantes : *Lifelines, When Love Withers All of Life Cries, Of Poets, Galleries, New York Passages, Treatment for a Story, How Does One Say, Conference: Parts I and II, Happy Family, Dead Memories... Dead Dreams, Only Once, Documentary Style, Interiors, Exteriors* chez Ecco/Harper Collins 2016.

Les autres nouvelles de *Whatever Happened to Interracial Love ?* ont été publiées dans *Journal d'une femme noire* aux Éditions du Portrait en juin 2020.

*Notes From a Black Woman's Diary*

pour la préface de Danielle Evans chez Harper Collins Publisher 2019.

Les journaux et les lettres de *Notes From a Black Woman's Diary* ont été publiés dans *Journal d'une femme noire* aux Éditions du Portrait en juin 2020.

[www.harpercollins.com](http://www.harpercollins.com)

Copyright © 2016 et 2019 by The Estate of Kathleen Conwell Collins  
Prettyman. All rights reserved excepted Foreword © 2019 Danielle Evans  
Copyright © 2021, Les Éditions du Portrait pour la traduction française  
ISBN 978-237-1200-272







## *Note de l'éditrice*

En février 2015, dans le cadre de son festival *Tell It Like It Is: Black Independents in New York, 1968 – 1986*, le Lincoln Center à New York programme *Losing Ground*, un film sorti en 1982, écrit et réalisé par Kathleen Collins, dans lequel elle suit la vie amoureuse et sociale d'une intellectuelle afro-américaine. Le long métrage, l'un des premiers signé par une femme afro-américaine, enchante la communauté des cinéphiles mais passera inaperçu auprès du grand public. Trente ans plus tard, c'est une déflagration, les médias et le public s'enthousiasment. Le talent de Kathleen Collins est révélé. Sa fille Nina Lorez Collins décide alors de proposer à la publication les textes de sa mère restés dans un tiroir. En 2016, *Whatever Happened to Interracial Love?*, un recueil de nouvelles, provoque aussi une pluie d'éloges. En 2019 sort *Notes From a Black Woman's Diary*, qui regroupe des fictions, des journaux, des lettres, des pièces de théâtre et deux scénarii : à nouveau les louanges l'accompagnent.

Les Éditions du Portrait ont d'abord publié en juin 2020, *Journal d'une femme noire* composé de quatre fictions (tirées du recueil *Whatever Happened to Interracial Love?*), d'extraits de son journal et de lettres (issues des *Notes From a Black Woman's Diary*). Nous avons créé un effet miroir entre la fiction et la non fiction pour présenter au public francophone l'œuvre de cette autrice majeure, célébrée par le Women Prize for Fiction, où l'imaginaire et l'intime d'une femme afro-américaine rencontrent l'Histoire et notamment la récente égalité de droits pour les Noirs américains.

*Happy Family* réunit les douze dernières fictions, non publiées en français, du recueil *Whatever Happened to Interracial Love?*

**Sur le mot « race »**

Kathleen Collins utilise le mot « race » dans ce texte. Aux États-Unis, ce terme fait partie du vocabulaire courant, non pour opérer une différence biologique entre les personnes, mais pour marquer une différence de traitement social. Cette définition du terme « race » permet ainsi aux sciences sociales de prendre en compte la spécificité des expériences vécues par les Afro-Américains. Elle permet également de réfléchir aux façons de mettre fin aux discriminations.

En 2009, l'auteur Pap Ndiaye a consacré une partie très instructive du premier chapitre de son livre *La condition noire : essai sur une minorité française* (Folio-Gallimard) à l'emploi du mot « race » dans la langue américaine.

Rachèle Bevilacqua





## *Préface*

Les lecteurs et les lectrices qui ouvrent ce recueil en ayant vu les films de Kathleen Collins ou lu ses précédents écrits savent déjà que ses talents sont multiples et singuliers ; celles et ceux étrangers à son œuvre sont chanceux de les découvrir ici.

Je suis venue à l'œuvre de Kathleen Collins en tant que romancière, une romancière qui se préoccupe de l'intériorité, et plus précisément du gouffre qui sépare l'être public de l'être privé et génère la tension narrative propre à toutes les histoires que l'on peut raconter. Comme Kathleen Collins, je m'intéresse tout particulièrement aux entraves et aux tensions qui pèsent sur les femmes noires à cet égard, compte tenu des schémas spécifiques qui nous contraignent au silence ou font que nous sommes si mal écoutées, et des forces structurelles qui nous obligent parfois à tenir un rôle ou à courber la tête. De mon point de vue, Kathleen Collins est une magicienne de l'intériorité, c'est là son plus grand tour de force : elle sait se glisser sous un moment de tension émergeant presque à l'insu des personnages qui peuplent ses fictions pour nous présenter leur vie intérieure, et elle n'a pas sa pareille pour décrire ces moments où l'intérieur s'extériorise, où les masques tombent et où l'indicible s'énonce à voix haute.

C'est un privilège de voir son immense talent à l'œuvre dans les formes et les genres les plus variés. Ce regard personnel que le public peut découvrir dans ses films se retrouve dans sa prose – Kathleen Collins a l'instinct de la réalisatrice qui sait quand faire une pause dans le récit, quand faire durer un moment. Les lecteurs et les lectrices

tirent un grand plaisir à observer cette sensibilité se déployer dans la fiction, à regarder Kathleen Collins décrire un même passage selon plusieurs points de vue, et on ne peut qu'être ébloui, non seulement par sa capacité à savoir quand revenir en arrière et remonter une scène, mais aussi par l'acuité avec laquelle, sous sa plume, les différentes voix enrichissent une même scène qui, une fois revisitée, apparaît sous un jour nouveau et plus complet. Il est rare pour un.e artiste d'avoir autant de talent dans des formes qui exigent des compétences aussi diverses, et on ne peut que s'émerveiller de les voir toutes en action.

« On ne s'exprime jamais à voix haute sans espérer avoir un public<sup>1</sup> », affirme un personnage dans une pièce de théâtre de Kathleen Collins, mais cette œuvre comprend combien il peut être compliqué et angoissant d'espérer un public, combien on risque de perdre immédiatement du terrain dans l'espace qui sépare la parole et sa réception. La question de ce que signifie avoir, vouloir ou encore prêter attention à un public est explorée avec nuances tout au long de ces textes. Collins excelle à décrire les innombrables façons dont les femmes noires peuvent être à la fois regardées mais non vues, tout comme elle dépeint habilement tous ces espaces susceptibles de rendre une femme invisible et les blessures qui en découlent. Elle explore de façon subtile et provocante ce qui différencie être soi-même et jouer un rôle, ou encore ces moments inquiétants d'entre-deux où la distinction vacille, une démarche qui conserve aujourd'hui encore toute sa pertinence.

---

<sup>1</sup> Kathleen Collins, « The Reading: a Play in One Act », *Notes from a Black Woman's Diary*, New York, Harper Collins, 2019, p. 159. [Notre traduction.] (*Toutes les notes sont des traductrices.*)

Kathleen Collins saisit parfaitement les forces qui pèsent sur les personnages afro-américains et les poussent à adopter ce qu'on nomme aujourd'hui « une posture de respectabilité ». Elle décrit avec un regard bienveillant et gentiment satirique les personnages qui ont assimilé une telle posture tout en s'en émancipant elle-même afin de libérer son œuvre de tout carcan.

« Les gens de couleur ne parlent pas de sexe... as-tu déjà remarqué... ils sont suffisamment exposés dans leur vie pour ne pas se mettre davantage à nu<sup>2</sup>... », dit un personnage de Kathleen Collins. Mais si la tendre vérité de cette observation s'applique à certains de ses personnages, elle coexiste parfois avec des discussions crues entre d'autres protagonistes. Kathleen Collins n'a pas peur de parler ouvertement de sexe, ni de laisser ses personnages être sensuels, grivois, et vulgaires s'il le faut. Cette volonté de les exposer dans toutes leurs vérités et leurs désirs, alors même qu'elle sait que la dissimulation peut être une question de survie, est au cœur-même de la complexité et de l'intemporalité de son œuvre. Toute ma vie j'avais recherché dans mes lectures ce type de protagonistes : des femmes noires artistes et intellectuelles, en butte, ou non, aux difficultés de la vie ; des familles noires en proie aux vérités intimes d'une douleur collective ; des femmes noires qui s'agacent d'être limitées par les voies qui leur sont interdites mais qui souffrent aussi parfois de solitude dans les espaces alternatifs qu'elles se sont construits, ou sont intimidées à la seule idée de les imaginer ; des femmes noires prêtes à prendre le risque de s'exposer, sans renoncer à chercher celles et ceux qui sont prêts à les regarder vraiment. Kathleen

---

2 Kathleen Collins, « The Brothers », *ibid.*, p. 130. [Notre traduction.]

Collins ne recule devant aucune difficulté ni n'ésquive aucune représentation de la personnalité humaine, aussi difficile soit-elle.

Il est merveilleux d'avoir accès non seulement aux univers fictionnels de Kathleen Collins, mais aussi à une partie de son journal et de ses lettres, qui nous éclairent sur son processus de création et ses préoccupations. Dans son journal, après un commentaire sincère et complexe s'efforçant de cerner son projet artistique, Kathleen Collins conclut : « Au lieu de m'occuper de la race je me suis lancée à la recherche de l'amour... et ce que j'ai trouvé était une femme de couleur à l'appétit débordant<sup>3</sup>. » Cette soif d'amour – qui ne l'empêche pas d'avoir une vision lucide des situations dans lesquelles l'amour peut s'avérer fragile, fugace, faux ou, au bout du compte, jamais suffisant – sous-tend une grande partie de son œuvre. L'amour des amants romantiques, mais aussi celui des parents, des beaux-parents, d'inconnus qui semblent se voir avec une fulgurante clairvoyance – toutes ces amours sont ici illuminées par une écriture qui cherche à ramener le lecteur au cœur de ces moments de connexion et de déconnexion, de déception et d'enchantement, qui marquent les individus et les définissent.

Plus loin dans son journal, Kathleen Collins rapporte une conversation après le suicide du mari d'une amie : « À la mort, on cesse de vivre dans l'avenir<sup>4</sup>. » Il est difficile de lire ces mots sur la perte des possibilités sans penser à toutes ces occasions avortées après sa disparition prématurée des suites d'un cancer : quels

---

3 Kathleen Collins, *Journal d'une femme noire*, traduit de l'américain par Marguerite Capelle et Hélène Cohen, Paris, Les Éditions du Portrait, 2020, p. 93.

4 Kathleen Collins, *Journal d'une femme noire*, *ibid.*, p. 88.



autres écrits aurait-elle pu produire, quelle influence aurait-elle exercé sur une nouvelle génération d'artistes et de lecteurs si elle était restée plus longtemps parmi nous ? Par chance, parce qu'il nous reste tant d'écrits non publiés de Kathleen Collins à explorer, il est faux de dire que, dans son cas, la mort a privé son œuvre d'un avenir ou empêché de nouveaux lecteurs de découvrir ses possibilités infinies. C'est une grande joie de voir son œuvre intégrer le canon grandissant des voix féminines que nous aurions pu perdre, et un honneur de la présenter à un nouveau lectorat.

Danielle Evans



## *Lignes de vie*

J'étais en vrac. Mon mari était parti. Il vivait à présent à Saint-Domingue, où je n'avais jamais mis les pieds de ma vie. Il avait appris tout seul l'espagnol, le portugais, l'arabe, l'allemand, le français, l'italien et le créole, et il pouvait s'installer n'importe où dans le monde pour y couler des jours heureux. Pas moi. Mais je ne suis pas du tout sûre que ce soit la cause de notre insatisfaction.

C'est difficile de faire la part des choses. Par exemple, avant son départ pour Saint-Domingue il avait passé un an en prison pour fraude (une histoire d'actions et d'obligations, de marchandises et d'options, d'options sur les marchandises et... j'ignore toujours la nature exacte des chefs d'accusation). Il avait été incarcéré dans une prison de haute sécurité atrocement surpeuplée ; il ne se passait pas un jour sans éruptions de violence diverses et variées. Il vivait en permanence dans un état de sidération et de désespoir. Chaque fois que je recevais une de ses lettres, j'avais l'impression que mon cœur allait se briser.

Chère C<sup>\*\*\*</sup>,

*Certains jours je me réveille et je ne sais plus qui je suis, je n'arrive pas à imaginer qu'il y ait eu un passé au-delà d'hier, et on dirait que toute ma vie j'ai été tiré du sommeil à cinq heures du matin par le beuglement atroce des haut-parleurs, et la présence angoissante de soixante-quinze autres désespérés...*

Ses lettres me mettaient dans un tel état que je montais quatre à quatre rejoindre ma machine à écrire, pour taper une réponse qui le ferait peut-être tenir encore ne serait-ce qu'un petit moment.

..... LIGNES DE VIE -19-

Mon très cher \*\*\*,

Tu sembles incroyablement découragé. Je ne supporte pas de te savoir dans cet état. Je sais que la vie est un enfer pour toi en ce moment. Je sais aussi qu'il m'est absolument impossible de comprendre l'horreur, l'humiliation et la peur avec lesquelles tu dois vivre à chaque instant. Que pourrais-je dire pour arranger les choses, que pourrais-je dire pour que tu aies envie de t'accrocher et de vivre...

Je faisais tout ce que je pouvais pour rendre ses journées plus supportables. Je passais tout mon temps libre dans les librairies, les kiosques à journaux étrangers, ou à la bibliothèque, cherchant des livres, des magazines ou des journaux intéressants pour le distraire.

Mon très cher \*\*\*,

Je t'envoie quelques petites choses qui devraient te distraire un peu. Je les ai glissées dans des enveloppes différentes et te les envoie à un jour d'intervalle pour que tu puisses te réjouir d'attendre plusieurs paquets. Dans une des enveloppes je t'ai mis *Crainte et Tremblement* de Kierkegaard, comme tu me l'as demandé, et j'ai ajouté les numéros du mois d'*Esquire*, *Playboy*, *Oui*, *Players* et *Town & Country*. Dans une autre je t'ai mis *Du côté de chez Swann* et *Albertine disparue*, avec aussi *Cent ans de solitude*. La troisième enveloppe contient les livres de conversation et de grammaire portugaise que tu voulais, ainsi que plusieurs magazines et journaux portugais, ah oui, *Le Nouvel Observateur* est aussi dans ce paquet, et la dernière enveloppe contient un recueil de poèmes d'Éluard avec le numéro de *New Republic* de la semaine, ainsi que ceux de la *New York Review of Books* et de *Century*. Oh, et je t'ai bien abonné à *Catholic Worker*, qui

te sera envoyé directement là-bas. Tu devrais commencer à le recevoir d'ici quelques jours. La semaine dernière j'ai donné cinq concerts d'affilée...

Chère C\*\*\*,

Je suis tellement content d'avoir *Crainte et tremblement*, je ne m'attendais pas du tout à ce que ça me parle autant. La journée d'hier a été très étrange. Je déchargeais des cartons dans l'entrepôt quand un vol d'oiseaux a survolé le quai à quelques mètres devant moi. Je me suis soudain rappelé ce long voyage en bateau que nous avons fait jusqu'à Chypre, quand il avait plu et que le ciel était noir d'oiseaux et la mer tellement démontée qu'on avait bien cru notre dernière heure arrivée. Je ne sais pas pourquoi, mais ce souvenir était si vif, on aurait dit que ça se passait juste à cet instant-là, comme pour me rassurer de quelque chose. J'ai eu la certitude que j'allais survivre, et plus tard, à l'appel du courrier, une lettre de toi est arrivée, évoquant les mêmes souvenirs, et j'ai senti que tu devais être très proche de mes pensées. Quand tu pourras, tu veux bien m'envoyer le dictionnaire d'arabe ?...

Mon très cher \*\*\*,

Je viens de recevoir ta lettre où tu racontes t'être souvenu de notre voyage à Chypre. Je ne sais pas pourquoi ça m'a fait pleurer, peut-être parce que ces dernières années ont été si cruelles avec nous. C'est presque comme si ton séjour en prison était la première ligne de vie capable de nous raccrocher à une époque plus heureuse, mais surtout je suis contente que tu y puisses de la force. Ça me donne envie de coucher sur le papier tous ces merveilleux souvenirs juste pour que tu puisses t'en nourrir et t'y accrocher, et que de cette façon nous parvenions à oblitérer toutes les

..... LIGNES DE VIE -21-

*mauvaises années parce qu'elles ne peuvent que te décourager aujourd'hui, et que seul ce qu'il y a de meilleur entre nous est destiné à survivre, et à t'aider à traverser ces jours étranges. J'ai envoyé le dictionnaire d'arabe avec un drôle de petit livre de poésie arabe, et j'ai aussi ajouté une série d'articles du Times sur des poètes et dramaturges portoricains...*

J'avais l'impression d'être en prison, moi aussi. Je ne vivais que pour le courrier. C'était le canal qui nous reliait. Ce qu'il livrait et ce qu'il emportait était l'unique lueur possible de mon quotidien. Quand une lettre n'arrivait pas, on paniquait tous les deux, et le temps était suspendu jusqu'à la prochaine distribution.

Au bout du dixième mois, il a été libéré pour bonne conduite. Quand ils l'ont débarqué de cette île, je l'attendais pour le ramener à la maison. Il était épouvantablement maigre et avait les cheveux extrêmement courts. Il avait le regard apeuré et son corps dégageait une tension et une nervosité qui m'ont fait mal.

Mais nous n'avions rien à nous dire. Nous avions déjà tout dit. Notre relation dans son expression la plus belle et la plus complète venait de se terminer. À travers nos lettres, nous nous étions débarrassés des diverses bribes inabouties d'une histoire qui n'avait jamais été épanouissante. À travers nos lettres, nous nous étions pardonné mutuellement nos déceptions. À travers nos lettres, nous avons pris le meilleur de notre affection et de nos attentions et l'avions utilisé pour sauvegarder sa santé mentale et son intégrité. Face à face, nous étions désormais pire que des étrangers. Je n'ai ressenti que du soulagement quand il a embarqué quelques semaines plus tard à bord d'un avion pour Saint-Domingue, le Chili, le Brésil : partout où sa faim et sa soif de nouveauté pouvaient l'entraîner.